

Vacuorama

Ataraxie de Karoline Georges, Éditions de l'Effet pourpre,
145 p.

Mélikah Abdelmoumen

Numéro 198, septembre–octobre 2004

Les variables de l'amour

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19045ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Abdelmoumen, M. (2004). *Vacuorama / Ataraxie* de Karoline Georges, Éditions de l'Effet pourpre, 145 p. *Spirale*, (198), 22–23.

VACUORAMA

ATARAXIE de Karoline Georges
Éditions de l'Effet pourpre, 145 p.

LS AURAIENT SU s'aimer. Elle le dit, d'entrée de jeu : « *Jamais il n'était question de nos passés, de notre devenir, du quotidien. Nous avions choisi la perfection. Corps propres, haleines parfumées, gestes précis, intentions chorégraphiées.* » Oui, d'abord, il y aurait eu cela : cette perfection, dans toutes les exemplaires étapes du développement idéal de cette impeccable amorcée d'une relation propre à faire frémir de honte tout ce qui omet d'aspirer à l'utopie... Et cette vacuité. Qui pèse. Un peu comme celle de la célèbre phrase de Victor Ward, héros-narrateur du *Glamorama* de Bret Easton Ellis : « *The better you look, the more you see.* »

Elle, donc, narratrice sans prénom, se consacre à l'« *étude des paramètres du sublime* », et Lui à leur application. Impossible d'en apprendre plus, tant les deux personnages réussissent à atteindre au caractère générique, éthéré qu'ils nomment « *perfection* ». Le lecteur doit se contenter de ceci : Elle serait une « *scientifique* » qui cherche une « *équation mathématique établissant le rapport entre la volonté de pureté et l'expérience de la jouissance esthétique* » ; tandis qu'Il tiendrait un Salon de Coiffure Expérimental où serait mise à l'essai une nouvelle technique « *d'électrisation du sens esthétique* » des clientes. La narratrice serait d'ailleurs son premier cobaye. Mais cela, Elle ne le découvrira qu'en toute fin de parcours, une fois l'Expérience menée à terme. D'abord, Il est pour Elle « *l'amant* » (« *Prestance. Élégance. Un homme d'une beauté fabuleusement irréaliste. Une présence d'une qualité photographique.* »), dont elle ne sait à peu près rien (sinon qu'il est un « *idéaliste en quête d'esthétisme absolu* », selon un message affiché au « *programme de rencontres le plus raffiné du continent* »).

« *Nous n'avions presque pas de discussions. Afin d'éviter toute interférence avec la mélodie de notre liaison.* » Car Elle saurait aimer supérieurement, dans cette Cité aussi générique qu'elle croit réussir à l'être elle-même, et comme tous ceux que son regard, aveugle à force de scruter sa propre surface, nous découvre. Vie et amour idéaux, « *idéels* ». Ville exemplaire, aussi « *typale* » que l'est l'amorce de sa « *liaison* » avec l'amant, aussi « *superficielle* » que l'est sa voix à elle, figure post-humaine, post-féminine, convaincue de compenser sa propre vacuité par des envolées esthétisantes qui, avant de révéler au lecteur leur magnifique insignifiance, commencent par le happer dans leur apparente lucidité : « *Centre-ville. Je marche et contemple. Visages impassibles, démarches précipitées [...].*

Il y a là l'essentiel pour s'extasier. L'indifférence des passants. La multitude des trajectoires, qui s'évitent de justesse. Les tours de verre reflétant la pureté du ciel. Des publicités peuplées de spécimens humains aux contours stylisés par les calculs informatiques. »

Ils ont d'abord su s'aimer, pense-t-Elle, mais c'est plutôt de sa capacité d'aimer, à elle, qu'il finira par être question, et de ce regard malavisé qu'on la devine poser sur son univers, sur la volée de professionnels du Beau qui lui tient lieu de monde (maîtres coiffeurs, pédicures, etc.) — sans compter cet amant qui n'est, au fond (mais « *y a-t-il un fond* »?), qu'un « *artiste capillaire en chasse* ». D'ailleurs tout, dans *Ataraxie*, finit et commence par une histoire de cheveu — n'en déplaise au lecteur qui n'a pas encore compris que la Vie n'est pas faite pour être vécue, mais bien pour être vue (et coiffée, égalisée, décolorée, recolorée, mise en plis, « *fixée* » jusqu'à en devenir parfaitement statique grâce au miracle du produit chimique). C'est même par là qu'Elle découvrira combien elle ne sait ni vivre, ni aimer, à partir de cet instant où l'amant, après examen de sa chevelure, lui trouvera quelques centimètres de trop. Très grave.

Dire que jusque là, Elle avait su se montrer exactement comme il se doit pour être à la hauteur de leur liaison : jamais d'éternuements, de larmes, d'évacuation ou d'évocation de fluides corporels quels qu'ils soient, jamais de corps qui ne soient totalement épilés (à l'exclusion des cheveux, bien sûr), jamais de rendez-vous « *à caractère alimentaire* » (donc ni déglutition, ni « *[m]astication qui déforme le visage, dilatation des narines* », ni l'intolérable « *entreprise de nettoyage des dents avec la langue* », etc.), jamais d'odeurs (ni corporelles ni autres), jamais de relation sexuelle « *complète* » (plutôt des frottements contrôlés, des sexes protégés par les vêtements, et la fuite obligatoire de l'amant dès le moment où la quête du plaisir pourrait se transformer en sa basse, vulgaire et dégradante manifestation... bref en autre chose que son « *idée* »)! Et malgré toutes ces petites victoires sur la vie organique, cet oubli. Ce laisser-aller impardonnable, dont les conséquences seront lourdes mais, considère-t-Elle, bien méritées : « *Le rejet de mon amant m'affecte un peu, étant donné les circonstances de l'incident. Son dégoût m'apparaît convenable. Cinq ou six centimètres d'excédent de cheveux peuvent ravager un profil. Tout est dans le détail.* »

La punition? Exécution du plan mis au point par l'amant : après le ratage capillaire

tombe une sentence qui ressemble à une prophétie (mais qui, en vérité, est une *prescription*) : « *Bientôt, vous déambulerez dans le quartier sinistré de la Cité. L'humeur grise. Vous voilà prévenue.* » Et au « *hasard* » d'une promenade, Elle : « *Je cherche, j'observe. Une rue, puis une autre. Les mêmes motifs se répètent : ruines, défilé de personnages vulgaires, véhicules bruyants bondés de muscles huileux. Et. Entre deux camions, directement dans mon champ de vision. Derrière la seule vitrine du quartier sinistré. Bras croisés sur la poitrine, devant le portrait monumental d'une obèse à la chevelure verte. Lui.* »

Elle fait l'erreur d'entrer dans la boutique — contre leur protocole amoureux, selon lequel il n'y aura « *[a]ucune intrusion physique dans l'espace professionnel de l'autre sans une invitation écrite, soumise par pli recommandé, sous peine d'une sanction.* » Et cette sanction viendra exactement par là où cela peut faire le plus mal à la narratrice : la laideur, la vulgarité, l'absence de raffinement en personne lui donneront une leçon aussi bien esthétique qu'éthique... « *— Moi c'est Rosette. Formation de base en psycho. Rien d'universitaire, juste ce qu'il faut pour comprendre l'humain. Je me fous des idées de ceux qui font des théories sur les théories des pys. Je fais simple : j'ai choisi la coiffure parce que c'est ici que ça se passe. Les femmes ont besoin de parler. Moi je sais entendre. Et observer.* »

Inutile de dire combien ce discours tombe dans l'oreille d'une sourde... Séquestrée dans ce salon de coiffure glauque, Elle sera donc prise en charge par son amant et surtout, par Rosette. Sous les regards attentifs de celui-ci, la Coiffeuse entraînera la narratrice dans une descente aux « *enfers esthétiques* » : gifles, coups de ciseaux pas toujours bien dirigés, teintures acidulées et irritantes, sermons interminables, « *spectacle* » cauchemardesque mettant en scène les restes de chevelures des ex-clientes et même une « *démonstration* », par la Coiffeuse, de la beauté de sa propre imperfection.

La séance de torture prendra la forme d'un affrontement entre deux figures types : ceux qui savent aimer, vivre (Elle) et ceux qui savent mourir (Rosette, seul personnage du roman qui ait un nom, qui ressemble à ce que le lecteur, naïf, aime appeler l'être humain ou le vivant) : « *[La coiffeuse :] — Mais ma pauvre, je vis dans le vrai monde. C'est tout. Un corps, ça pourrit. Et c'est préférable pour le cerveau de l'accepter. Tandis que tu t'efforces de courir le plus vite possible pour muscler tes os, je jouis. Je jouis de boire,*



Claude Ferland, *Série Adieu*, 2004, impression au jet d'encre sur film polyester, 66 × 90 cm.

de fumer, de manger n'importe quoi n'importe quand, de rester écrasée devant la télé, de me promener n'importe où habillée n'importe comment. Je me laisse aller et je jouis. »

Je ne vendrai pas la mèche (!) et ne me permettrai pas d'être plus précise ou de dire exactement comment, en fin de compte, c'est le cynisme qui gagne, nous révélant que dans l'univers d'*Ataraxie* — qui est en quelque sorte un reflet chromé du nôtre —, croire que ce qui semble vivant l'est, que ce qui semble imparfait, mortel, fragile, ressemble davantage à la vie, et que la vie l'emportera toujours sur l'inhumain, le froid, est d'une naïveté archaïque qui, comme dirait la narratrice, procède d'une foi dénuée de discernement en un moralisme binaire et daté. Mais je dirai quand même que dans ce combat entre « *la vieille souche de l'humanité, incarnée par la coiffeuse, [et] la ramification émergente [...]. L'élite post-hétérosexuelle. La venue du surhumain [...]* », organisé par cet amant qui se révèle être un Maître-Coiffeur-éveilleur-de-conscience (qui d'autre, en ce monde, qu'un professionnel du Beau, est-il en mesure d'atteindre cela, de toute manière?), le lecteur croit d'abord se trouver devant une fable ou un conte philosophique, un récit d'anticipation à l'anglo-saxonne, avec descente aux enfers du personnage principal — complète-

ment fou, « *terminally superficial* », ou de quelque manière non-humain, qui aura pour fin sa rédemption. On pense d'abord, en lisant *Ataraxie* (si on a le plaisir de les connaître), à certains (grands mais méconnus) « romanciers moralistes » anglo-saxons contemporains : Alasdair Gray et Iain Banks (tant dans le volet science-fiction de son œuvre, signé Iain M. Banks, que dans son infernal *The Wasp Factory*), peut-être un peu à Orwell, à Huxley... Mais surtout à Brett Easton Ellis. Bref, on croit se trouver devant la dégringolade cauchemardesque mais salvatrice d'une vacuité sur pattes, suivie de sa délivrance après un purgatoire dont l'efficacité tient justement au fait qu'il retourne contre la « victime » sa propre monstruosité. Mais en fin de compte, ce n'est pas du tout ce qui se passe.

À la fin, ce qui semblait monstrueux mais humain ne l'est pas; ce sont les dénaturés magnifiques qui l'emportent. Et les deux clans féminins, en définitive, sont aussi ridicules l'un que l'autre, et tiennent des discours tout aussi génériques, *archétypiques*. Et entre les deux, l'amant, homme qui n'en est pas un, dont on découvrira en fin de compte qu'il n'est en mesure de l'être que parce que c'est là sa manière de recruter, comme Maître-Coiffeur, ses futures clientes...

Car la fable morale n'en est pas une. Peut-être Karoline Georges est-elle, elle aussi, à la recherche d'une « *équation* » ou d'une « *formule* » littéraire « *établissant le rapport entre la volonté de pureté et l'expérience de la jouissance esthétique* ». À cette différence près que sa recherche à elle, Karoline Georges, donne lieu à un roman qui est exactement le contraire de sa narratrice : la mise en scène spectaculaire d'une vacuité (par l'entremise d'un personnage féminin qui cache justement sa vacuité derrière la mise en scène d'une recherche esthétique) avec, inscrite en filigrane, un type de recherche esthétique, stylistique, poétique que l'on trouve peu dans le roman québécois contemporain. Et comme c'est le cas chez B. E. Ellis, Alasdair Gray et Iain Banks, par un étrange truchement, après nous avoir en apparence confortés dans notre cynisme (facile), *Ataraxie* nous entraîne à toute allure (ou rétrospectivement?) vers le contraire, nous poussant malgré nous à nous dire des choses que nous aurions peine à avouer publiquement (mais ça y est, trouvez-moi fleur bleue, je me lance), comme : (soupir) « au fond, dans un monde aussi pourri, quoi qu'on en dise, il n'y a que l'amour, l'amour sous toutes ses formes, qui vaille, qui sauve ».

MÉLIKAH ABDELMOUMMEN